

vait pas s'arrêter là : on vit, avec surprise, Carducci sacrifier à « l'Apollon cimbre », apprendre l'allemand, traduire et imiter ces barbares qu'il avait jadis tant raillés, se mettre à l'école d'Uhland, composer des ballades...

Ce fut l'erreur de quelques années d'agitation et de fièvre. Après 1870 et la prise de Rome, Carducci, dont le tempérament révolutionnaire voulait toujours protester contre quelque chose, avait continué son opposition violente : l'Italie nouvelle ne contentait pas son idéalisme. Elle était monarchique, et il restait républicain. Mais il n'était pas d'égards que le régime n'eût pour lui, et, insensiblement, la raideur du poète vis-à-vis de la royauté mollissait. En même temps, il revenait au classique : par Goethe, il s'était évadé de l'Allemagne, il avait retrouvé le chemin de l'antiquité. Son évolution politique fut contemporaine de cette contre-évolution littéraire. En 1878, Carducci publia son *Ode à la reine*. Ce fut un événement. Par un hommage personnel à l'esprit et à la beauté de la reine Marguerite, le poète annonçait adroitement son ralliement à la royauté. « D'où es-tu venue ? Quels sont les siècles qui t'ont transmise à nous si aimable et si belle ? Dans lequel des chants des poètes, où donc, un jour, ô reine, t'ai-je vue ? » Ainsi chantait-il dans